

Lors de la saison 2002-2003 nous vous faisons part de nos inquiétudes sur l'avenir du Théâtre Dunois. Vous aviez été nombreux à nous soutenir et ces témoignages ont sûrement eu quelques incidences sur la décision de nos subventionneurs d'accroître les subsides qu'ils nous attribuent. Il ne faut pour autant pas baisser la garde ! L'équilibre financier du Théâtre Dunois, reste toujours précaire... Les artistes avec lesquels nous travaillons acceptent de le faire dans des conditions économiques indignes de leur talent. Il s'agit de notre prochain combat: donner aux artistes un minimum de garanties financières, indispensables à la reconnaissance de leur travail. Cette nouvelle bataille vous concerne... pour continuer à vous offrir de bons spectacles, il nous faut donner des conditions matérielles décentes à ceux qui les font. Nelly Le Grévellec



Pour y voir plus clair...

...il suffit de quitter son fauteuil de spectateur, et d'emboîter le pas au danseur ou le doigt du marionnettiste. Le théâtre Dunois propose aux enseignants et à tous les adultes qui le désirent une série d'ateliers autour des spectacles programmés cette saison. Chaque artiste se propose d'initier ainsi le public aux exercices qui caractérisent sa pratique pour nourrir de manière concrète la réflexion sur le spectacle vivant.

Manipulation de marionnette et d'objet

Le 23 mars, autour de « Mamie Ouate en Papouasie », avec Christiane Lay :
• Comment rendre une marionnette ou un objet vivant? Comment les tenir et réaliser des actions simples? Où placer son regard, comment faire parler sa marionnette?

Le 18 mai, autour de « La neige au milieu de l'été »

avec Yeung Fai et Grégoire Callies :
• Découvrir la grammaire des doigts et de la main avec la tradition chinoise, et l'apport de la culture occidentale.

Le 15 juin, autour de « La Balle rouge »

avec Franck Jublot et Denis Garenaux :
• Autour d'une fable de La Fontaine, prendre précisément conscience des différents matériaux et choisir une matière par rapport à un personnage...



Les 1 et 6 février • « La résidence de l'Ensemble Aleph », musique contemporaine

Du 9 au 25 février • « Avant la chute », 4 + compagnie Amoros et Augustin, théâtre visuel et musique

Du 1er mars au 6 mars • « Threemothers », 1 - 3 compagnie Dansdesign (Norvège), danse

Du 16 au 27 mars • « Mamie Ouate en Papouasie », 7 + compagnie Les Escaboleurs, théâtre de marionnettes et musique

Du 30 mars au 10 avril • « De fil en aiguille », 6 + compagnie Les Orpailleurs, danse

Du 13 au 29 avril • « Dormir debout », 4 + par le Petit Théâtre, théâtre

Du 11 au 22 mai • « La neige au milieu de l'été », 8 + par le TJP de Strasbourg, théâtre et marionnettes

Les 3 et 4 juin • « La résidence de l'Ensemble Aleph », musique contemporaine

Du 8 au 26 juin • « La Balle Rouge », 4 + compagnie Le Chat Pitre, théâtre visuel et musical



Tarif plein adulte 16€
Tarif réduit adulte 11€ (habitants du 13e, carte vermeil)
Tarif - 26 ans 10€
Et adultes accompagnant des enfants (2 adultes maximum pour 1 enfant)

Tarif enfant -15 ans 6,5€
Et adultes les accompagnant habitant le 13e (2 adultes maximum pour 1 enfant)

Abonnements
Carte famille (Maximum 5 places par représentation)
15 places, spectacles au choix 70€ (valable un an, de date en date)

Abonnement à partir de 3 spectacles 5,5€ par spectacle

Tarifs scolaires : nous consulter

Ateliers ouverts à tous sur inscription préalable • Participation : 15 €
• Enseignants venant voir le spectacle avec leur classe : 5 € • Gratuit pour les enseignants abonnés • Renseignements : Murielle Vauthier 01 45 84 72 00



Théâtre Dunois
Accueil du public
7, rue Louise Weiss
75013 Paris

Tel : 01 45 84 72 00 Fax : 01 45 86 39 24
e-mail : theatre.dunois@free.fr
site : www.theatredunois.org

Adresse administrative et renseignements
108, rue du Chevaleret
75013 Paris
Direction Nelly Le Grévellec



M°6 • Chevaleret
M°14 • Bibliothèque François Mitterrand
Bus 27 • Clisson
RER C • Bibliothèque François Mitterrand

La Gazelle le journal du théâtre Dunois
Direction de la publication : Nelly Le Grévellec
Conception, rédaction : Céline Viel
Conception graphique : S.Pipo
Impression : L. Imprime



Direction régionale des affaires culturelles Ile-de-France

La Gazelle

le journal du théâtre Dunois

n°1 • Février 2005

Questions de saison • Vrai/Faux : l'ennui, au théâtre...

« S'il n'y avait parfois l'étanchéité de l'ennui, le cœur s'arrêterait de battre. »
René Char « Feuilletés d'Hypnos »

Le théâtre nous émeut, nous éclaire, nous soulage... Mais le théâtre comme la lecture semble parfois inextricablement marqué au coin de l'ennui. L'ennui? Ben oui. Pleins feux sur des questions qui fâchent.

« Je me suis ennuyé! » À la sortie du spectacle, le mot est lâché. Pire qu'un gros mot par les temps qui courent. Chaque minute compte quand le temps est rentable. Rapport émotion/prix, j'en veux pour mon billet. Las, je me suis ennuyé. Simple constatation? La conclusion, elle, est rédhitoire. « Je m'ennuie donc c'est nul ». La pensée s'arrête là. La pensée s'arrête. La pensée. La. Là. Là. Là, quand même ! Là, avec le vertige de mon ennui qui me dit qu'il ne se passe rien, que je ne sens rien. Là, ça ne dure que quelques minutes, un quart d'heure... une éternité ce temps qui ne passe pas. Pressentiment du vide, et le doute s'installe. De quoi nous affoler le cogito...

Rencontre avec Didier Plassard

professeur à l'université Rennes 2*

La découverte du théâtre peut se faire sous le signe de l'ennui. Vrai !

On risque d'abord de s'ennuyer au théâtre pour des questions de rythme. Le temps théâtral est un temps dilaté et, quand on y va pour la première fois, il y a parfois un « choc du ralentissement » qui naît de l'impression d'un manque de diversité et de variété. Le traitement même de la langue peut surprendre. Cela ne concerne pas seulement les pièces classiques. Sur scène, l'articulation est différente, même dans un registre plus contemporain ou familial. Sans créer directement de l'ennui, tous ces facteurs peuvent dérouter et faire que le spectateur n'entre pas immédiatement dans le spectacle.

Au cinéma, en revanche, le temps est segmenté : le montage organise les images pour nous en ayant soin de créer une variété qui capte notre attention. Au théâtre, nous orientons notre regard librement vers ce qui nous intéresse : notre œil fait naître les images. Il est impossible d'« entrer » dans un spectacle en restant passif comme devant un écran.

L'ennui au théâtre prend d'abord la forme d'une torture physique. Vrai !

Quand rien ne m'émeut sur la scène, c'est tout mon corps qui commence à protester. Une impression d'engourdissement envahit chacun de mes membres et m'oblige à bouger autant que je le peux sans gêner mes voisins... Les muscles des pieds, des mains, du dos : comme s'il fallait vérifier à chaque endroit du corps qu'il ne se tétanise pas. Pendant ce temps, l'esprit reste en position de veille, comme un ordinateur ou un appareil qui attend qu'on le sollicite. J'observe ce qui se passe sur scène mais je reste étranger au spectacle. L'ennui peut ainsi se mesurer avec les réactions du corps, et cela produit des sensations presque douloureuses...

Le contraire de l'ennui, ce serait le divertissement? Faux !

C'est souvent la première idée qui vient à l'esprit, mais je crois que c'est plus ambigu que cela. L'envers de l'ennui, pour moi, ce serait plutôt l'émotion. Un spectacle très divertissant, qui multiplie les effets, peut être terriblement ennuyeux : on finit par ne plus rien ressentir. L'émotion intervient comme un trop-plein de significations : quand ce qui se passe sur la scène met en jeu d'autres niveaux d'implication, plus personnels. Ce que j'éprouve me touche et me transforme. Mais si je reste au stade de la compréhension, si je me contente de déchiffrer une suite d'informations qui me laissent indifférent, l'ennui ne tarde pas à poindre.

L'ennui est quasiment devenu un sujet tabou. Vrai !

L'ennui a longtemps été une expérience forte de l'enfance. Mais tout nous pousse aujourd'hui à l'éviter. La quantité et la diversité des offres de divertissement ont modifié notre relation à l'ennui car elles ont réduit les occasions de se retrouver seul, sans savoir quoi faire. Dans ces moments-là, il ne restait plus qu'à reprendre un livre déjà lu ou bien à rêvasser devant la fenêtre... A présent, les enfants se collent devant la télévision ou l'ordinateur qui les distraient de l'ennui... Nous fuions les temps vides parce qu'ils ne produisent rien sur l'instant, et l'on accepte de moins en moins que tout ne soit pas immédiatement récompensé par un bénéfice. C'est ce qui fait aussi difficulté au théâtre. Il faut parfois un temps de latence entre le moment où j'assiste au spectacle et celui où je comprends tout ce qu'il signifie pour moi. Un spectacle qui m'a plutôt ennuyé lorsque j'y ai assisté peut même me laisser des traces beaucoup plus durables qu'un autre parce qu'il a mis en jeu des choses vraiment profondes, dont je ne m'aperçois que plus tard.

L'ennui est une expérience radicalement intime. Vrai et faux !

Il est en effet impossible de juger objectivement un spectacle en prenant son propre ennui pour premier critère. D'abord, comme je l'ai dit, parce que cette impression peut changer après quelque temps. Et puis, l'ennui est une expérience intime qui ne se laisse pas facilement mesurer. Mais il faut ajouter qu'au théâtre, contrairement à ce qui se passe dans une salle de cinéma, ce que ressentent les autres nous affecte immédiatement : si je suis assis à côté de quelqu'un qui s'ennuie, même s'il essaie de ne pas le montrer, je ne peux me détacher de lui. Les émotions circulent et touchent aussi le jeu des acteurs qui y sont très sensibles. Une représentation peut être transformée par l'ennui qui se dégage de la salle. C'est le risque du spectacle vivant.

L'ennui peut être aussi envisagé comme un temps de repli nécessaire. Vrai !

Le théâtre est fait d'un enchaînement de temps forts et de temps faibles. Une certaine forme d'ennui peut naître de ces temps faibles moins chargés d'effets, mais c'est un mouvement de repli nécessaire pour digérer ce qui a été perçu et ressenti. Cela ressemble à l'alternance des mouvements de systole et de diastole dans le rythme cardiaque. De l'équilibre entre ces temps de contraction et de dilatation, de clôture et d'ouverture, d'ennui et d'émotion, naît pour une très grande partie la réussite d'une représentation. Là encore, le théâtre est un art vivant parce qu'il nous donne à sentir ce rythme essentiel.

* Didier Plassard est professeur de littérature comparée et d'études théâtrales à l'Université Rennes 2 – Haute Bretagne. Spécialiste du théâtre contemporain, il est l'auteur de nombreuses publications, dont un article intitulé « Le sommeil de l'émotion » (n° 8 de la revue Théâtres en Bretagne, consacré à L'Ennui).

Ici hier, demain ailleurs...

Récemment créé à Dunois, « Lettres en l’air », le dernier spectacle de Vincent Vergone vient de partir en tournée. Ici, il a laissé des traces : le souvenir d’une émotion intense, une poignée de poèmes, quelques notes d’intention… Une invitation aussi pour ceux qui auraient manqué le spectacle à l’aller voir ailleurs…

Dans le bouillon de la création

« Je voudrais faire un spectacle qui serait comme un film de Youri Norstein, comme une lettre écrite à un ami très cher. Bien souvent j’ai écrit des lettres à mes enfants, que je n’ai jamais envoyées parce que je les aurais voulues plus simples, plus justes, dénuées de tristesse, vivantes. Comment dire ces quelques menues choses que l’on tient tant à dire, ces quelques choses essentielles qu’il nous aurait fallu une vie pour les dire ; et puis quelles sont-elles ? »

Alors j’ai demandé à quelqu’un d’autre, à une poétesse comme écrivain public des choses de l’âme… qui lirait les lettres d’un père à sa fille, les écrirait. Car ce n’est pas simple dans le fond, du père ou de l’enfant, on ne sait plus très bien qui a rêvé un mouton ou une rose.

« Lettres en l’air » est une fantaisie sur la paternité. Quelqu’un écrit à son enfant, un enfant lit des lettres, peut-être des lettres qu’il souhaiterait écrire… ou recevoir ? Ces lettres seront des poèmes. »

Vincent Vergone	Ici s’arrête ce lamento Ou les enfants vont me siffler J’avais fini mes haricots J’attendais de vivre bientôt
S pectacle en tournée	V alérie Rouzeau
À Angoulême (16), les 14 et 15 mars À Nanterre(92), du 17 au 19 mars À Guyancourt (78), les 24 et 25mars À Sevran (93), le 31 mars et 1er avril Au Pré Saint-Gervais (93), les 8 avril et 20 mai Renseignements au 01 30 40 05 03	<i>Vous pouvez retrouver les poèmes du spectacle dans le recueil de Valérie Rouzeau intitulé « Récipients d’Air » et illustré par Vincent Vergone, aux « Editions du Temps qu’il Fait. »</i>

«Franchement, j’ai rien compris…»

« Je ne sais pas trop ce que signifie comprendre un spectacle. On peut prendre du plaisir sans analyser pourquoi. C’est peut-être pour cela que les enfants ont plus de facilité à pénétrer un univers qui leur est étranger. Quand quelqu’un sort d’une représentation, ce qui m’intéresse ce n’est pas ce qu’il a compris, c’est ce qu’il a ressenti. Mais le simple fait de se familiariser avec des formes artistiques dont le sens semble au début nous échapper rend à coup sûr l’esprit plus mobile, plus alerte, plus disponible et modifie en retour notre manière d’être dans la vie. »

Sylvie Drouin, pianiste de l’Ensemble Aleph

Montreurs de mots

Deux paires de chaussures, une table : il n’en faut pas plus à la compagnie des Escaboleurs pour faire sonner les mots de Joël Jouanneau et nous embarquer dans les aventures de « Mamie Ouate en Papoâsie ». Écrit pour des comédiens, ce conte initiatique se découvre une nouvelle poésie entre les mains de marionnettistes aussi exigeants qu’inventifs.

Entretien avec Christiane Lay, metteur en scène du spectacle, qui a fait le pari de cette réjouissante transposition.

Qu’est-ce que le jeu des marionnettes peut apporter à un texte comme « Mamie Ouate… » écrit pour des comédiens ?
Dans cette pièce de Jouanneau, les répliques fusent sans cesse, et c’est la première fois que nous nous attaquons à un texte aussi dense. Il n’est évidemment pas question de demander aux marionnettes d’imiter le jeu des comédiens. Toute la difficulté est de travailler l’expression des émotions, des pensées, des sentiments qui traversent les personnages pour suggérer tout ce qui leur arrive. Nous avons adopté un parti pris minimaliste. Nos deux marionnettes ne sont pas réalistes. Ce que je voulais rendre en premier lieu, c’était le rapport qui se tisse entre les deux personnages principaux : la vieille entomologiste blanche qui est toute petite et Kadouma, le géant noir qui va l’aider à rechercher l’unique femelle du papillon Zalmokis. Les deux héros sont essentiellement représentés par une minuscule paire de chaussure de petite fille pour Mamie Ouate et d’énormes godillots pour le géant. Pour moi, cette vieille dame a l’énergie d’une enfant et leur histoire pourrait se dérouler dans un bac à sable. Les marionnettes sont manipulées à vue sur une table qui représente l’île. Mais il n’y a quasiment pas d’accessoires. Nous cherchons plutôt à faire ressentir ce dont il est question dans le texte. Chacune des réactions des personnages est prétexte à creuser leur tempérament. Mamie Ouate par exemple ne peut rien saisir. Sa marionnette n’a pas de main ! La simple précision d’un mouvement peut suffire à donner l’impression qu’elle prend délicatement le papillon. Le texte vient ainsi nourrir de l’intérieur nos marionnettes qui en rendent les intentions.

Et la marionnette a vraiment son « mot à dire »…

C’est vrai que la matière, le poids de la marionnette s’interpose sans cesse entre le texte et la comédie qui se joue. Le marionnettiste parle et doit trouver le ton juste comme un acteur tout en restant attentif à la façon dont cela résonne sur la marionnette. Car de la même façon qu’il manipule sa marionnette, celle-ci agit sur lui, elle lui inspire d’autres mouvements. C’est cette disponibilité du marionnettiste qui rend le jeu de la marionnette vivante. Il faut accepter de ne pas vouloir faire des choses, il faut même oublier tout ce qu’on a appris pour sentir ce que la marionnette raconte. L’effet est très mystérieux. Par exemple, il est à un moment question de sourire dans l’un des dialogues de « Mamie Ouate », et toute la salle a vraiment l’impression qu’à ce moment-là la marionnette sourit alors qu’en réalité elle n’ouvre pas la bouche !

Qu’est-ce qui vous a attiré dans l’histoire de « Mamie Ouate… »

Cette histoire est très ludique et parvient en même temps à rendre toute la complexité de l’humain. Jouanneau dit que lorsqu’il écrit pour les enfants, il se sent totalement libre. Son texte est courageux car il ne cherche pas à évacuer les paradoxes qui nous hantent sous prétexte qu’on s’adresse aux enfants. Au contraire. Mamie Ouate est un personnage formidable, et pourtant, elle ne cesse de mentir. Il maintient la tension entre ces contradictions qui font l’humain. Et puis, cette histoire est d’abord une histoire d’amour qui nous dit comment on peut aller à la rencontre de soi même grâce à la présence de l’autre.

« Mamie Ouate en Papoâsie », du 16 au 27 mars

Villanelle d’un vieux papa

J’avais fini mes haricots
L’écuelle sous l’ampoule grillée
J’attendais de vivre bientôt

Mes ancêtres dans leurs sabots
Trépassaient depuis le passé
J’avais fini mes haricots

Et je buvais un noir pinot
A leur mémoire à ma santé
Espérant de vivre bientôt

J’étais le dernier des idiots
Ou le premier si vous voulez
J’avais fini mes haricots

Le front collé sur le carreau
Enfin de ma nuit relevé
J’attendais de vivre bientôt

«Est-ce bien pour les enfants…»

« Qu’est-ce que c’était beau, prenant, et d’une poésie ! Il y a plein d’images qui m’ont tellement touché ! Et le texte… magnifique ! Il pose de vraies questions, tout en finesse, sans moraliser. C’est vrai, ça change, on ne voit pas ça souvent. J’étais ailleurs, et… comment dire… on se sent plus vivant, on voit la vie plus large, ça nous aide à grandir… Merci, c’était génial ! Merci ! Mais quand même… les enfants… franchement… est-ce bien pour les enfants? »

Paroles d’un parent -adulte encore sous le choc à la sortie d’un spectacle dit « jeune public… »

Y regarder, à trois voix

Images, images, images… tout le temps, et partout. L’œil n’y voit goutte sous la mitraille, accueillant tout ce qui défile, pas regardant. Les images s’entassent, mais c’est la grande absence. Envolée, la curiosité. Eteinte, l’imagination. Sommes-nous encore tout simplement désireux de voir ? Pause. Inspir’. Où l’œil se réanime soudain sollicité par les mystères tapis au revers des images visibles. Trois artistes nous invitent à y regarder, autrement.

À la lueur d’une lanterne magique

Rencontre avec Vincent Vergone,

metteur en scène de la compagnie

Le Praxismoscope Théâtre

« Nous avons oublié le temps où les images avaient valeur de jouet précieux pour les enfants. Elles étaient très attendues chaque fois qu’un colporteur se rendait dans un village, et plus près de nous, dans les écoles, les instituteurs les distribuaient comme des récompenses. L’image fascinait. On pouvait la contempler pendant des heures. L’introduction du cinéma et de l’image mouvementée a complètement bouleversé notre façon de voir. Ce ne sont pas seulement les images qui ont changé de nature, c’est notre regard. Qui aujourd’hui est vraiment capable d’apprécier l’opulence d’un tableau de Jérôme Bosch ou d’une toile de Bruegel ? Il faudrait prendre le temps d’entrer dans l’œuvre comme on entre dans un roman pour en goûter tous les détails, et se laisser habiter par elle. Mais nous avons appris à voir une image en quelques fractions de secondes, et elle a perdu son caractère merveilleux. C’est difficile pour nous de se laisser simplement remplir par la contemplation d’une image. Il ne s’agit pas de condamner cette évolution du regard. C’est un phénomène culturel qui en soi est certainement une bonne chose. Mais il faut être vigilant sur la manière dont on s’adapte, et apprendre à lire les images pour ne pas subir passivement le phénomène. On croit souvent que l’acte de « regarder » se réduit à ouvrir les yeux. C’est faux. Le cinéma des frères Lumière a imposé sa veine réaliste avec l’illusion que l’image serait cette fenêtre directement ouverte sur le réel. Mèliès de son côté a exploré tout le potentiel onirique des images pour libérer un monde extravagant et fantaisiste. En obéissant à la logique du rêve, le cinéma peut fonctionner comme la poésie. C’est ce que j’essaie d’éprouver dans mes spectacles. Par ailleurs, en utilisant la lanterne magique, en intégrant la présence de musiciens et de récitants sur scène, je donne vie autrement aux images, et chaque projection est unique. C’est ce que j’entends par « spectacle cinématographique vivant ». Cela touche aussi les techniques que j’utilise. J’ai réalisé que la lanterne magique quand elle s’est électrifiée a perdu beaucoup de son âme car la source lumineuse du filament est stable et produit une lumière parfaitement égale. Dès qu’on bouge à nouveau cette source lumineuse, cela donne une toute autre profondeur à l’image qui semble alors plus vivante. A chaque spectacle, mon propos est de réanimer le goût de voir. La télévision qui est pourtant une découverte fabuleuse est devenue un instrument d’asservissement et nous transforme en machines à consommer. La finalité de l’art au contraire est de cultiver la liberté du regard, et de rendre le spectateur plus conscient de lui-même. »

« Lettres en l’air », en tournée. Rens. 01 30 40 05 03

Les yeux en dedans

Rencontre avec la danseuse et chorégraphe Claire Laronde

« Trace de lumière » est né de la rencontre entre la danse et la peinture. Je mène depuis plusieurs années en tant que danseuse mais aussi comme thérapeute une recherche sur notre perception intime du mouvement. Une attention particulière au corps, à toute notre personne, permet de capter ces élans secrets et de les accompagner. Les gestes des danseurs figurent la première trace de cette intériorité, et la rencontre avec le peintre Jean-marc Lejeune nous a donné envie de creuser cette expression sur la toile. Le peintre ne va pas reproduire ce qu’il voit mais se laisser guider par la sensation que lui communique l’énergie des danseurs. Les traces qui émergent viennent ainsi toucher autrement l’œil du spectateur. Le regard n’enregistre pas une image figurative. Il est d’abord happé par cette énergie qui laisse en lui une trace mystérieuse. Ce travail nous conduit davantage du côté de l’invisible que dans le visible. C’est la sensation qui prime et ce qui compte, c’est ce que ces traces vont toucher, éveiller en chaque spectateur. Plus les danseurs, le peintre sont présents à ce qu’ils vivent, plus les spectateurs sont présents à eux-mêmes. Souvent les enfants qui sortent du spectacle ont aussitôt envie de dessiner. Une institutrice qui a poursuivi avec sa classe cette expérience sur la trace nous a confié que cela avait donné aux enfants une étonnante liberté de mouvement à un âge où ils sont plutôt soucieux de « copier » exactement ce qu’ils voient. Le spectacle rompt aussi avec le rythme affolant des images auquel sont de plus en plus souvent soumis les enfants. Il faut se donner du temps pour être dans un mouvement authentique et sentir ce que l’on est en train de faire. C’est aussi ce que nous exprimons dans ce spectacle où la lenteur est présente à l’intérieur d’un enchaînement assez rapide de séquences. C’est essentiel aujourd’hui de familiariser les enfants à cette expérience de la lenteur. »

« Trace de lumière », du 26 au 30 janvier. Rens. 01 45 82 22 65

Ce que dit la bouche d’Ombres…

Rencontre avec Michèle Augustin,

metteur en scène de la compagnie

Amoros et Augustin

« Ce qui me passionne avec les images que nous fabriquons au théâtre, c’est qu’elles ont inévitablement le caractère éphémère et risqué du théâtre. Elles tiennent sans doute de là leur charge poétique. Ce sont des images vivantes parce qu’elles dépendent absolument de l’instant où nous les produisons. Elles peuvent se faire, ou pas, ce qui provoque notre manière même de regarder. Notre compagnie a d’abord exploré les formes traditionnelles du théâtre d’ombres. Ensuite, autour de l’écran, nous avons introduit les jeux de peinture, des effets de transparence, et la vidéo. Mais l’image se crée en direct, avec des caméras, manipulées à vue par les comédiens pendant la représentation. En intégrant les images vidéo, nous avons été surpris de constater à quel point celles-ci prennent immédiatement le dessus et vampirisent le regard et nous avons mis du temps avant de parvenir à donner à la vidéo une place qui ne nuise pas à l’équilibre du spectacle. C’est la condition pour que le regard du spectateur continue de cheminer librement. Pour mon dernier spectacle, « Avant la chute », j’ai délaissé la peinture et la vidéo. Je suis partie de l’image de l’envol, avec l’envie d’aborder le thème de l’épanouissement, de la réalisation de soi. J’ai beaucoup exploré l’élasticité des silhouettes en travaillant sur les ombres, et l’envie d’intégrer la danse et la musique en a découlé naturellement. C’est une histoire sans parole, une succession de tableaux poétiques. J’utilise à deux reprises des écrans mais ils ne servent qu’un moment à la projection d’ombres. Ils se transforment en cocon, en nid, ou surgissent d’une boîte qu’on démonte. La présence du danseur, son dialogue avec le musicien créent une suite d’images d’une autre densité, douées d’une énergie vitale particulièrement jubilatoire. C’est sans doute ce qu’ont principalement ressenti les très jeunes enfants qui ont déjà vu le spectacle car leurs réactions ont montré qu’intuitivement ils comprenaient parfaitement le sens des images. »

« Avant la Chute », du 9 au 25 février